

Điện Biên Phủ, le grand chambardement

par Imre Szabo, ancien pupille

Introduction

L'année de la défaite de Điện Biên Phủ, j'allais sur mes 18 ans. Elle marqua le début de la décolonisation, bouleversa la vie de dizaines de milliers de Français, d'Eurasiens, et aussi, celle de millions de Vietnamiens. Elle provoqua le « rapatriement massif » vers la mère patrie où, les pupilles de la FOEFI déraciné(e)s, regroupé(e)s dans des foyers, souffriront à la fois du dépaysement et de la séparation d'avec leur mère. Victimes collatérales de la défaite de Điện Biên Phủ, les pupilles étaient pour la plupart trop jeunes pour garder en mémoire le déroulement de la bataille ainsi que les conséquences de la défaite. N'ayant pas vraiment « vécu » au Vietnam cette période dramatique, certain(e)s pupilles, une fois devenu(e)s des adultes vivant en France, ont cherché à mieux appréhender, à approfondir la cause première de leur exode : la guerre de décolonisation et la fin de l'Empire colonial.

De huit ans plus âgé que la plupart des pupilles rapatrié(e)s par la FOEFI, j'ai vécu, adolescent, les années tumultueuses de la guerre d'Indochine et en a gardé des souvenirs bien vivaces. Điện Biên Phủ provoqua le plus grand chambardement dans ma vie. La défaite du Corps Expéditionnaire m'a, pour ainsi dire, « arraché des bords du Fleuve Rouge pour les rives du Mékong, puis pour les berges de la Seine ».

Ma vie avant Điện Biên Phủ

En ce début d'année 1954, je menais une vie somme toute « tranquille » auprès de ma mère et ma sœur dans le microcosme eurasien d'une rue plutôt malfamée, proche du vieux centre-ville de Hanoï. Je préparais au Lycée Albert Sarraut la 1^{ère} partie du Bac, bénéficiant d'une demi-bourse scolaire et des aides de la Fondation de l'Enfance Française d'Indochine, fondation qui sera intégrée à La Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine. À Saïgon, la FOEFI m'enregistrera comme « pupille assisté à domicile » inscrit depuis 1947.

Les années 50 qui précèdent la bataille furent pour moi des années d'adolescence insouciantes. Comme tout habitant de pays en guerre, je m'étais « habitué ». La vie, toujours la plus forte, continue malgré la guerre si proche ... et si lointaine.

J'étais en fait déjà bien « rôdé », ayant vécu dès l'âge de 9 ans, la grande famine de 1944, le coup de force du 15 mars 1945, l'occupation japonaise, suivie de celle des Chinois pillards, la lutte fratricide entre les patriotes vietnamiens pour la prise du pouvoir, la Révolution d'Août de Hồ Chí Minh, sa déclaration d'indépendance du 2 septembre, le bombardement de Haiphong, et enfin, l'attaque du 19 décembre 1946 qui marqua le début de la guerre d'Indochine et déclencha la fuite de ma famille en zone guérilla où j'ai vu de très près les combats.

Le retour, en 1947, de ma famille à Hanoï, sous contrôle française, inaugura ma période de « tranquillité » qui sera balayée sept ans plus tard par Điện Biên Phủ. Je vivais à cette époque, dans une ville hors de portée des canons du Vietminh. La guerre n'était qu'à trente kilomètres mais je ne faisais plus attention ni à la présence en ville de nombreux soldats, ni aux fréquents mouvements de troupes motorisés, ni aux vols d'avions d'entraînement de parachutistes qui les

lâchaient au dessus des digues du Fleuve Rouge, très proches de ma maison. Avec mes amis, je me risquais plusieurs fois à sortir de cet « havre de paix ». Nous roulions plus d'une fois sur les 100 km de route, régulièrement minée, pour aller à Haiphong et nous baigner à Đò Sơn. Il nous arrivait de dormir en zone de guérilla et de jouer aux petits soldats dans des concours de pistolets mitrailleurs, tirant de vraies balles sur ... des boîtes de conserve.

J'ignorais que la révolte grondait en ville, dans mon propre lycée, où certains de mes amis vietnamiens militaient clandestinement pour l'indépendance et manifestaient, avec des étudiants d'autres lycées, pour glorifier notamment la mémoire de Trần Văn Ơn, un étudiant nationaliste tué à Saïgon, lors d'une manifestation non violente. Mes amis vietnamiens ne m'en disaient mot, certains qu'un Eurasien ne peut être que du côté des Français.

Ils ne se trompaient pas. J'étais convaincu que la France, aidée par les Américains ne perdra jamais la guerre, n'abandonnera jamais Hanoï, ma ville natale bien-aimée où je resterai pour toujours. Là, je me trompais.

La Bataille de Điện Biên Phủ

Depuis 70 ans, des torrents d'encre ont coulé et noirci les pages de centaines de livres. Les flots de millions d'images, projetées sur les écrans de nos salons, nous ont inondé de multiples histoires de la défaite de Điện Biên Phủ. Ils décrivent, analysent, décortiquent, jugent « objectivement » ou partialement cette bataille. Il n'est donc pas dans mon intention de réécrire l'histoire de Điện Biên Phủ dans ces quelques colonnes du « Grain de Riz » mais de relater simplement, avec mon propre ressenti, ce que j'ai vécu sur le moment : (*récit extrait de mes « Mémoires d'entre-deux-mondes » relatant Điện Biên Phủ et ses conséquences sur ma vie.*)

... Les fêtes du Nouvel An 1954 et du Têt avaient relégué au second plan les opérations militaires en cours ou en préparation. Le calme régna à Hanoï jusqu'au début des attaques Việt Minh, le 13 mars, contre le camp retranché. Stupeur ! Les Français découvrirent, sans pouvoir les repérer, l'existence de postes d'artillerie lourde camouflés dans la végétation dense des collines. L'énorme surprise de la puissance de tir de l'ennemi une fois digérée, la réaction côté français parut dérisoire. Ni l'artillerie, ni les bombardiers, ni la chasse ne vinrent à bout des canons 105 du Việt-Minh. Dès le 27 mars, la piste d'atterrissage était rendue inutilisable.

La chute du camp retranché

Courant avril, des nouvelles de plus en plus alarmantes nous parvinrent de Điện Biên Phủ. Les attaques par vagues successives des soldats Việt-Minh avaient fini par grignoter une bonne partie des collines entourant le camp. Début mai, l'attaque finale, la plus violente, entraîna la perte successive des points d'appui, baptisés de noms de femme (Béatrice, Éliane, Huguette, Isabelle, Claudine, Gabrielle) et censés, à l'origine, protéger la piste d'atterrissage. Le parachutage d'hommes et de matériel n'aura pas suffi. Le camp retranché tomba le 7 mai 1954.

Les médias aussi bien internationaux que français traitèrent en vedettes l'infirmière Geneviève de Galard et le colonel de Castries, promu général en pleine bataille. Des récits dithyrambiques relatant le grand courage de l'infirmière firent la une des quotidiens et des hebdomadaires. Les anglo-saxons la nommèrent « l'Ange de Điện Biên Phủ » et les Français la présentèrent comme la seule femme présente sur le camp retranché (c'est bien plus tard qu'il sera fait mention de la vingtaine de prostituées vietnamiennes du BMC (Bordel Militaire de

Campagne) de Điện Biên Phủ, converties elles aussi en infirmières). Les étoiles du général de Castries furent parachutées sur le camp en signe d'encouragement et d'exhortation des troupes à se défendre.

D'autres faits d'armes alimentaient la presse et la radio de Hanoï mais je ne me souviens bien que de ceux de Geneviève de Galard et du colonel de Castries. À cette époque, les noms de Bigeard, devenu si célèbre après cette bataille, et de Schoendoerffer m'étaient totalement inconnus. J'ai lu après coup bien des anecdotes, dont la plus étonnante était la rumeur d'un recours à une stratégie ultime (et suicidaire) : le largage d'une bombe atomique sur la cuvette de Điện Biên Phủ. La défaite devenant certaine, un vent de panique souffla. Certains membres de l'état-major voulurent demander aux États-Unis d'utiliser leurs armes nucléaires pour détruire les troupes Việt-Minh qui encerclaient Điện Biên Phủ. D'autres chefs militaires, arguant qu'une bombe atomique tuerait aussi le reste des troupes du camp retranché, déconseillèrent vigoureusement cette demande d'aide si déraisonnable. De toute façon les Américains, qui supportaient déjà les trois quarts du budget de la guerre menée par les Français en Indochine, avaient fait savoir qu'ils n'interviendraient pas directement dans les combats.

Lendemain de défaite

Hanoï se réveilla le lendemain de la chute du camp retranché de Điện Biên Phủ dans la stupeur. Très vite cependant les informations diffusées par la presse et la radio locales minimisèrent l'importance de cette défaite. Influencé par cette propagande rassurante, je me disais qu'effectivement il y avait déjà eu dans le passé la retraite désastreuse de Cao Bằng et le massacre de la RC4, et que le corps expéditionnaire surmonterait Điện Biên Phủ. Trop jeune, je n'avais pas une conscience politique suffisante pour analyser les événements et réaliser que la situation était critique. De fait, les troupes d'élite étaient décimées, les recrues de la dernière heure, peu expérimentées, furent massacrées, sacrifiées peu avant la chute du camp retranché et tous les survivants faits prisonniers.

Je ne me voyais pas partir ailleurs, quitter Hanoï. Je me tranquilliais donc comme je pouvais, consacrant tout mon temps à la préparation de la première partie du baccalauréat. Comme une autruche, la tête enfouie sous le sable, je me comportais comme si rien de grave ne s'était passé. L'inquiétude se lisait pourtant sur les visages des gens que je croisais dans la rue Yên Ninh. Certains discutaient de la Conférence de Genève. Elle avait débuté fin avril, une dizaine de jours avant la chute du camp retranché. Nous étions en mai 1954 et personne ne pouvait prédire ni la durée des négociations, ni la teneur des futurs accords, ni les conséquences pour chaque famille, chaque individu.

Ce fut donc dans une incertitude quasi-totale que je me présentai au bac le 31 mai 1954. Je ratai les épreuves. Piqué au vif, je me promettais de tout faire pour réussir le bac à la session de septembre, de le réussir avec mention pour pouvoir m'inscrire en classe préparatoire des « grandes écoles » ! Le 12 juin j'assistais à la dernière distribution solennelle des prix (1953-1954) du lycée Albert Sarraut. Elle se tenait traditionnellement au Grand Théâtre de Hanoi, dans un décor somptueux. La chute de Điện Biên Phủ rendait la cérémonie plus grave, moins joyeuse, mais je n'y prêtais pas plus d'attention à cette ambiance morose. Je guettais l'appel de mon nom pour monter sur la scène et recevoir les prix. L'année scolaire 1953-54 fut de loin la meilleure année de ma scolarité. Cette journée du 12 juin fut ainsi pour moi la dernière journée de joie insouciant, de fieté.

J'ai relu, depuis peu, le « discours d'usage » que M. Brigaudeau, professeur de philosophie, adressa aux élèves ce jour-là. Dès les premières paroles, il nous interpellait : « *L'inquiétude, l'angoisse même, qui étreignent actuellement ce secteur de la planète ne sont pas parvenues à troubler votre jeune insouciance, et votre joie des vacances semble indépendante des vicissitudes du globe. Les psychologues aiment à suivre l'enchaînement mystérieux des associations d'idées ; d'aucuns s'obstinent à y trouver de redoutables interprétations...* » Sur le moment je n'avais pas retenu le sens de ces phrases. Les avais-je seulement entendues ? Ignorant l'ampleur du séisme dont Điện Biên Phủ était l'épicentre, je n'étais ni inquiet, ni troublé. Pas encore.

Mi-Juin 1954, le général Navarre est remplacé par le général Ely. En France, Pierre Mendès-France est nommé Président du Conseil. Dans son discours d'investiture, il se donne un mois pour aboutir à un accord, et pour aller vite il cumule le titre de ministre des Affaires Étrangères avec celui de Président du Conseil. S'il réussit, je serai définitivement fixé sur mon sort avant la fin de juillet. J'ignorais que Mendès-France, homme de gauche, d'une grande honnêteté, était connu pour son opposition à la guerre d'Indochine qu'il trouvait non seulement à contrecourant de l'histoire, mais aussi très coûteuse. Il était impatient d'y mettre fin.

Drame de dernière heure

Juillet, c'est aussi le temps des vacances pour les enfants de troupe. Mon ami Tanchis et moi retrouvions avec joie Édouard. Lui aussi était heureux de nous retrouver, de revoir sa mère surtout. Son frère Émile, ancien enfant de troupe, servait dans l'armée. Il ne fut pas envoyé comme renfort de dernière heure à Điện Biên Phủ, et Édouard nous disait son bonheur de savoir son frère vivant. Mon frère ne se sortirait pas de cet enfer, disait-il alors. Vers le 10 juillet, Édouard vint nous annoncer, le visage blême, la mort d'Émile. Pendant les négociations, les combats n'ont pas cessé et Émile, tombé dans une embuscade, fut tué par une grenade. Le cessez-le-feu aura lieu dix jours plus tard, le 21 juillet, le jour même de la ratification des accords de Genève. On peut mourir un jour, une heure, une minute, une seconde avant la cessation des combats ! Tragique destinée que celle d'Émile !

Nous attendions tous impatiemment la mi-juillet pour voir si Pierre Mendès-France arriverait à tenir sa promesse et à lever les incertitudes sur notre devenir à chacun. Au fur et à mesure que les négociations de Genève avançaient, la partition du Việt Nam devenait évidente. Évident aussi que Hanoï serait communiste. Évident que nous devrions partir et qu'il faut s'y préparer ...

Les dés sont jetés. Le service social nous donna un numéro d'ordre sur la liste des Français et des « considérés comme Français » à évacuer vers Saïgon. Une vingtaine de jours pour préparer notre départ, fixé vers la mi-août.

Préparation du départ

Comme j'allais sur mes dix-huit ans, le service social m'avertit qu'il me faudrait demander une carte d'identité auprès des autorités du moment, c'est-à-dire de l'État Vietnamien de Bảo Đại. On me délivra, le 13 juillet 1954, une carte d'identité d'étranger européen. Mon père étant né à Bratislava, le fonctionnaire m'octroyait d'office la nationalité tchécoslovaque par « filiation » ! Me voilà donc tchèque, étranger au Việt Nam, identifié par une carte de résident renouvelable tous les trois ans et où il est mentionné que le titulaire doit signaler à la police tout changement de domicile. J'ai conservé précieusement cette carte qui, officiellement,

garantissait mon identité, me permettant ainsi d'être en règle pour tout déplacement, notamment pour prendre l'avion de Hanoï à Saigon en 1954 et pour quitter le Viêt Nam l'année suivante. J'ai ainsi émigré en France en tant que Tchèque !

Des familles de la rue Yên Ninh, nous étions les derniers à partir. Ma mère tentait en vain de récupérer l'argent qu'elle avait investi dans une « tontine ». Avec l'argent mis en commun, l'emprunteur vietnamien avait acheté un restaurant et versait régulièrement les intérêts aux copropriétaires de la tontine. Il n'avait pas cependant l'intention de quitter Hanoï et de vendre le restaurant, son gagne-pain, pour rembourser les « mises » de ceux qui « fuyaient » vers le Sud. Ma mère perdit donc la sienne.

Comme tous ceux qui partaient en avion, ma mère se débarrassa de ses meubles et d'objets encombrants. Des marchés aux puces naquirent à chaque coin de rue. L'offre étant forte, les prix des objets baissèrent si bien qu'elle préféra donner ses biens intransportables à ceux des membres de la famille qui allaient rester plutôt que de les brader pour quelques piastres.

Il y a ceux qui partent et ceux qui restent

Les vingt derniers jours passèrent très vite. La famille au grand complet se concerta pour organiser le départ. Ma mère tenta d'inscrire Grand-mère et notre bonne Mui comme membres de notre famille pour leur faire bénéficier de l'aide française. Refus du service social. Grand-tante prendra donc en charge Grand-mère et la fidèle Mui. De toute ma famille vietnamienne, seule ma cousine Khôi, mariée, restera à Hanoï. Elle regrettera amèrement son choix. La famille lui avait pourtant dit que le Viêt-Minh ne pardonnerait jamais à son mari de s'être engagé dans les supplétifs de l'armée ennemie, qu'il ferait de la prison, de la « rééducation » politique. Dans la tempête qui a bouleversé, brisé sa vie, ma cousine Khôi, a néanmoins trouvé un point d'ancrage : la maison 3 rue Yên Ninh. Je ne sais par quel miracle elle avait pu y rester ! Bien plus tard, quand le gouvernement communiste décréta une loi permettant aux locataires d'acheter une partie de la maison (abandonnée par le propriétaire capitaliste fuyard), l'aîné de ses enfants, ayant économisé (ou emprunté) suffisamment d'argent, se porta acquéreur des deux abri-cuisines situés dans la cour. Il construira sur ce bout de terrain un petit appartement de deux étages. Je n'ai jamais manqué, lors de mes multiples « retours aux sources », d'aller rendre visite à ma cousine Khôi et ses enfants au n° 3 rue Yên Ninh.

Côté famille, tous, à l'exception de ma cousine germaine Khôi, quittèrent Hanoï avant l'entrée triomphale du Viêt-Minh, en octobre. Mon cousin Cẩu Quý, le neveu de ma grand-mère, défilait probablement ce jour-là. Il avait combattu dans les rangs communistes en tant qu'officier. Cousine Khôi comptait-elle sur lui pour protéger son mari, bien impliqué dans le camp colonialiste ? Beaucoup de familles bourgeoises de Hanoï avaient en effet en leur sein des combattants du Vietminh. Certains de ces combattants, ayant acquis une position élevée dans la hiérarchie communiste, conseillaient à leur famille hanoïenne (certaines prêtes à partir) de rester, en les assurant de leur protection. Les quelques-unes des familles de mes camarades lycéens, qui avaient écouté ce chant des sirènes, regrettent toujours, bien amèrement, ce choix de dernière heure.

Un choix cornélien pour beaucoup

Mes camarades lycéens vietnamiens n'avaient pas le choix. Leurs parents, des Vietnamiens occidentalisés pour la plupart, décidaient à leur place. La majorité décida de partir. Paradoxalement, certaines familles chrétiennes choisirent de rester. Ayant lu, quelques années plus tard, *Multiple Splendeur* de Han Suyin, je peux imaginer retrospectivement l'ambiance familiale chez mes camarades lycéens lors de ce choix « cornélien ». L'arrivée au pouvoir de Hồ Chí Minh n'est pas sans rappeler celle de Mao en Chine. Ces quelques « lignes choisies » du roman de Han Suyin en témoignent :

« Quand est venu l'ordre nouveau avec ses bonnes intentions et ses drapeaux superbes, ses mots stimulants et son unité, sa cohérence et son amour du pays, apportant une raison de vivre, rendant la mort négligeable, illuminant « aujourd'hui » avec des « lendemains qui chantent », il nous a fallu choisir... »

Il n'est pas facile de s'amputer de grosses parts de soi-même ! Malgré ce que l'Occident a pu faire, plusieurs d'entre nous l'ont aimé pour une raison : la liberté de l'esprit, cette réalité délicate et frêle et difficile à manier, mais douce et forte dans sa tendresse.

Ils optèrent contre eux-mêmes, renonçant à la petite liberté de l'individu, si insignifiante en apparence devant le défi spirituel lancé par le communisme, dans des pays où on n'avait jamais cessé de connaître la famine.

Ils abandonnèrent la différence qui les avait rendus étrangers au milieu de leur propre peuple pour accepter une oppression destinée à libérer leurs énergies pour le bien de l'humanité.

Voilà ce qui devait être dit, malgré la mer qui mugit et la terre qui se soulève. C'est une vérité nue, qui ne fera plaisir à personne et que nous condamnerons pareillement. Il fallait la dire pourtant, car le temps viendra où ceux qui ont choisi contre eux-mêmes pourront souffrir de leur abnégation, de leur consécration fervente, passionnée, plénière.

Affreuse ironie, ils risqueront de voir leurs paroles déformées, leur dévouement faussé et leurs meilleures intentions servir à des fins qu'ils n'avaient pas conçues. »

Tous les Eurasiens et Vietnamiens occidentalisés qui avaient décidé de rester n'avaient probablement pas fait leur choix de manière aussi intellectuelle, en le théorisant, en l'idéalisant comme Han Suyin l'avait fait. De mes amis lycéens restés avec leur famille à Hanoï après Điện Biên Phủ, devenus médecins ou ingénieurs, « *serviteurs de la République Socialiste* », je n'ai eu que des échos de profonde déception ! « *L'oppression destinée à libérer leurs énergies pour le bien de l'humanité* » s'avérait être, tout simplement, une oppression pure et dure.

Mon propre « choix »

Eurasien, rejeton d'un Blanc colonialiste, il n'était pas question pour moi de rester à Hanoï bientôt soumis au régime communiste du Việt-Minh. Je n'avais donc pas à faire un choix entre rester et partir. Je partis.

Une année à Saigon

Le 13 août 1954, je pris mon baptême de l'air ... dans un Dakota de l'Armée Française, assis sur un siège rudimentaire, dos contre la carlingue, face à la porte par laquelle les parachutistes s'éjectent habituellement. Nous quittâmes ainsi Hanoï. Ma famille vietnamienne n'aura pas cette chance, la chance d'être prise en charge par l'armée française. Ma grand-mère, qui habitait avec nous, dut nous quitter et partir avec mes tantes par train et par bus. Mon oncle Ba, très hésitant, prit un bateau de la dernière heure, pour quitter Haiphong quelques jours seulement avant l'entrée triomphale du Vietminh dans la ville, en octobre 1954. Ils firent partie de ce million de Vietnamiens qui ont fui vers le Sud. L'exode se faisait dans une confusion totale, dura au-delà de la « fermeture de la frontière », située au 17^{ème} parallèle, délimitée par une zone démilitarisée. Certains des tout premiers « boat people » nordistes qui longeaient les côtes vietnamiennes pour atteindre le Sud, se noyaient en mer de Chine. Mais les médias, très discrets en ces temps là n'en parlaient guère.

Le camp Général Chanson

Dès l'atterrissage de notre Dakota à Tân Sơn Nhất, la Croix Rouge nous fit transporter en camion au camp militaire Général Chanson, proche de l'aéroport. Nous logions tous là, à cinquante, dans l'unique pièce d'un très grand bâtiment-dortoir. La vie y était supportable malgré la promiscuité entre familles de « réfugiés » et les règles de vie communautaire (toute lumière éteinte dès 19 heures à cause de la présence de bébés). J'avais quelque difficulté à m'y aménager un espace personnel pour étudier tard le soir. Travaillant à la lumière d'une bougie, transpirant à grosses gouttes, enveloppé dans un pyjama qui me protégeait de la horde de moustiques affamés, je parvenais cahin-caha à être reçu fin septembre à la première partie du Bac. J'entrai en octobre 1954 en classe de Math-élem au lycée Chasseloup-Laubat.

Le Centre de Passage, rue Lucien Mossard

La vie au camp Général Chanson ne dura qu'un été. On nous transféra dans un Centre de Passage, situé au centre-ville, rue Lucien Mossard (rue Nguyễn Du), près du palais Norodom Sihanouk (Palais de l'Unification). Alignements de barraquements en bois montés à la hâte dans la cour d'un immeuble « résidentiel ». Cinq grands lits dans chaque baraque. Un lit pour cinq, lit plus large qu'un King Size d'Hilton. Assemblage, sur pieds, de dix planches de bois de 40 cm de large chacune. Chaque réfugié a droit à deux planches pour dormir. Ma mère, ma sœur et moi devrions avoir, en principe, deux « voisins » dormant dans le même lit. Par chance, nous avons toujours eu tout le lit comme territoire personnel. Une cuisine commune était aménagée dans la baraque. Les sanitaires en dur avoisinaient l'immeuble dont quelques rares pièces, minuscules, furent attribuées à des familles « chanceuses » qui s'y entassaient à cinq ou à six. À côté des barraquements en bois, deux petites constructions en dur, l'un servant de salle de réunion pour des scouts marins, l'autre de bar-restaurant, de bazar, etc. Le Centre de passage était entouré de murs le séparant de petites rues tranquilles et ombragées.

Le Centre Lucien Mossard était moins confortable et la promiscuité bien plus grande qu'au camp Général Chanson. Le chef des scouts marins, un Français, bénévole au coeur généreux, me laissa étudier dans la salle de réunion, le soir, après ses séances journalières d'enseignement des préceptes de Baden Powell à une dizaine de louveteaux. Il m'en confia la clef. J'ai fini par squatter la salle, y dormant la nuit, la nettoyant au petit matin. J'abandonnai alors le lit à cinq places de la baraque en bois, définitivement.

Les autres camps français

Je rendais parfois visite à mes amis eurasiens, éparpillés dans les camps de réfugiés de Saïgon. Certains logeaient dans les tentes couleur kaki, dont les toiles « chauffées à blanc » par le soleil torride de Saïgon, relâchait la nuit toute la chaleur accumulée. Ils dormaient côte à côte sur des lits picots bien serrés. En camping chez les militaires, en quelques sorte, sur la terre poussiéreuse, tout autour d'un bâtiment en dur pourvu de toilettes communes et d'une cantine, situées à l'intérieur de la caserne.

Et ceux des Nord-Vietnamiens

Ma famille vietnamienne, ma grand-mère, mes oncles et tantes, conseillés et aidés par des cousins saïgonnais, n'avaient pas connu les camps de réfugiés pour Vietnamiens. Les Français débordés par l'évacuation et l'installation de leurs ressortissants ne s'en occupaient pas. Les « Autorités vietnamiennes » ont dû recourir aux Américains qui leur fournissaient quantité de tentes (des nourritures et des fonds d'aide probablement). Les camps pour Vietnamiens étaient éparpillés dans tout le Sud, mais je n'en connaissais aucun à Saïgon.

Une petite parenhèse : les temps n'ont pas changé.

Les camps de réfugiés de Saïgon préfiguraient dès 1954, peu après la défaite de Điện Biên Phủ, les nombreux camps actuels, aménagés à l'intérieur des pays en guerre ou à leurs frontières. Des camps immenses où des dizaines de milliers de réfugiés vivent confinés. L'histoire bégaie sans cesse. Seule la couleur des tentes change. Elles sont blanches. Quelques-unes portent la croix ou le croissant rouge, ou encore les logos de l'ONU ou de L'UNICEF. Des ONG sont là s'efforçant d'atténuer la misère des réfugiés. Je n'ai pas beaucoup de peine à imaginer leur vie dans ces camps. Ils vivent car il faut vivre. Ils s'adaptent car il faut s'adapter et survivre ou alors ... fuir vers d'illusoires Eldorado.

Je n'ai pas non plus de peine à imaginer un « voyage » sur un bateau bondé, à la dérive en mer. Mes nombreux cousins « boat people » après la chute de Saïgon en 1975, m'ont, tous, raconté leurs vécus, marqués à vie, l'un par l'eau qui inondait les soutes avant qu'un navire anglais ne le sauve, les autres par les attaques de pirates en mer, ou par l'attente anxieuse à Poulo Bidong, ou, pour les plus chanceux, à l'île de Guam.

Au temps de Điện Biên Phủ, la guerre était bien moins médiatisée et les images « choc » d'horribles atrocités ne s'invitaient pas encore dans les salons des « sweet homes » pour interpellier et secouer les téléspectateurs, les sortant de leur torpeur. Elles ne servaient pas encore d'armes de guerre. Beaucoup ignorent l'existence des premiers camps de réfugiés de 1955 à Saïgon ainsi que celle des tout premiers « boat people » vietnamiens qui sombrèrent, inconnus, en mer de Chine. On parlera toutefois des combattants faits prisonniers à Điện Biên Phủ, dont peu reviennent vivants des tout premiers camps d'enfermement, mais aussi d'endoctrinement, préfigurant les « camps de rééducation » de l'après 1975.

Retrouvailles avec la FOEFI

Ayant réussi à m'aménager un coin paisible dans le centre de réfugiés, je pouvais faire mes devoirs le soir et mieux préparer le Bac. L'achat des livres scolaires posa à ma mère quelques soucis financiers. Réfugiés, nous avons bien peu d'argent. Quelqu'un me donna l'adresse d'une fondation d'aide aux Eurasiens : La Fédération des Œuvres de l'Enfance

Française d'Indochine (FOEFI). Sans rechigner, elle me donna l'argent nécessaire à l'achat des livres et m'inscrivit officiellement comme pupille (à Hanoï, j'étais inscrit chez une autre fondation). Elle prit également en charge mes frais d'inscription aux études du soir. Il me fallait en effet un endroit calme pour travailler. Après les heures de cours, je restais donc dans les salles d'études jusqu'à l'heure fermeture du lycée.

Les Saigonnais et moi

J'ai connu à Saigon un véritable dépaysement. En rien comparable au dépaysement des pupilles débarqué(e)s en France, ce qui me permet d'en parler avec quelque légèreté. Apparemment, les Saigonnais ne se compliquent pas la vie. Ainsi, quand ils se trouvent à court de monnaie, ils déchirent un billet de banque en deux ou en quatre pour faire l'appoint. Ma surprise fut grande, en 1954, quand on me donna des moitiés de billets d'une piastre en les comptant pour cinquante sous. Je ne m'habituais ni à l'accent des Saigonnais, ni à leur vocabulaire. Pour un nordiste, certains mots utilisés au sud sont peu élégants, voire vulgaires. Dès que les Saigonnais se mettent à parler vite, j'éprouve de grandes difficultés à comprendre leur vietnamien et dois leur demander de répéter à « vitesse réduite ». Il y a autres choses à Saigon que je n'ai jamais pu avaler. Les œufs couvés où on laisse le fœtus-poussin se développer jusqu'à un stade bien précis avant de les déguster. J'ai reculé devant ce « met délicieux » à la vue de ces embryons duvetés, plumés, mis à nu, la coquille une fois cassée. Je n'ai jamais pu supporter non plus l'odeur nauséabonde du durian, fruit délicieux d'après les « connaisseurs » dont beaucoup sont français. Je déplorais cette manie de mettre des germes de soja partout, dans n'importe quelle salade, n'importe quelle soupe. Le *hủ tiếu* ne me disait rien et je regrettais le *phở* de Hanoï. Heureusement, des réfugiés du nord ont ouvert eux aussi boutiques, répandant dans les rues l'odeur de la papaye verte, très vite appréciée par les Saigonnais eux-mêmes.

Mes *a priori* disparaîtront quelques années plus tard, au contact de « boat people » saigonnais réfugiés en France. Leur façon de vivre décontractée malgré l'adversité, leur constante bonne humeur, leurs blagues sans méchanceté, sans malice (comparées à l'humour grinçant des gens de Hanoï), m'ont alors définitivement conquis.

J'aime les Saigonnais, pas leur ville. Peut-on aimer son environnement quand on habite dans des camps ? Peut-être. Par moment. Les réfugiés des tentes blanches du désert s'émerveillent-ils devant les couchers de soleil par delà les lignes de crête si pures des dunes ? Et les « foeffiens » ? Appréciaient-ils la belle campagne française avoisinant leurs Foyers ?

Le mal du pays

J'eus alors le mal du pays, j'eus le mal du Nord, de Hanoï. Les flamboyants en fleurs, les banyans aux lianes plongeant dans l'eau du Petit Lac me manquaient. Déguster les « bánh tôm » près de la palanche d'une marchande de la digue Cỏ Ngu et s'émerveiller du magnifique plongeon de la grande roue rougeoyante du soleil dans l'eau sombre du Grand Lac ! Les promenades nocturnes à vélo, les baignades dans l'eau rouge du Fleuve me manquaient et mes amis - coincés au Nord - aussi. J'habitais Hanoï la capitale, mais j'étais de fait un vrai provincial. Saigon me surprenait par ses haut-buildings, ses très longues et larges avenues, par la grande circulation de voitures et d'autres engins motorisés. La ville était bruyante et je regrettais de ne plus entendre les mélodies des marchands ambulants, ces cris des rues avertissant les clients de leur passage.

Vie nocturne

Je n'aimais pas cette ville que j'estimais dangeuse la nuit. J'avais lu plusieurs romans noirs où derrière une façade moderne, bien tranquille de jour, se cachaient des activités criminelles des Triades, la mafia de Cholon, qui y régnait en maître la nuit. Il m'arrivait cependant de sortir tard le soir dans la ville chinoise « jumelle » de Saigon.

La vie à Saigon m'a révélé, dévoilé toute ma naïveté, mon peu d'expérience de la vie. À l'âge où Eurasiens et Eurasiennes allaient danser dans les boîtes de Hanoï, j'ignorais jusqu'à l'existence même de ces boîtes ! À l'âge des flirts plus ou moins sensuels, je rêvais toujours d'un amour platonique. Je débarquais ainsi à Saigon, très loin d'être « dégrossi ». Un soir un Eurasien, un ancien de Hanoï m'entraîna dans un dancing de Cholon. Je ne savais pas danser, mais qu'importe ! Au dancing Kim Son (Montagne d'Or), un orchestre philippin jouait des airs langoureux. Sur la piste, quelques dizaines de couples. Mon ami me tendit une liasse de tickets. « Je t'offre quelques danses avec les taxi-girls ! ». Des taxi-girls, pourquoi pas ? Je pris deux tickets du lot. « Pour commencer, lui dis-je, on verra ! ». Je découvris ainsi pour la première fois un « lieu de perdution » où les couples dansent joue contre joue, corps contre corps, dans une semi-obscurité. Mon ami se lança et choisit sa taxi-girl pour la première danse. Pour faire bonne figure, je tendis un ticket à une autre. La femme, plus âgée que moi et plutôt quelconque, s'aperçut vite que je ne savais pas du tout danser. Elle me guida et je tentai de la suivre. De cette femme, je n'ai vu que les pieds ! Après cette première danse, pas très passionnante à vrai dire, je rendis à mon ami le deuxième ticket et pendant qu'il dansait, je sirotai mon verre, tout en observant les taxi-girls et leurs locataires d'une danse. Je les trouvais plutôt tristes. Je m'ennuyais ferme. Le lot de tickets épuisé, nous quittâmes le dancing. L'orchestre jouait très bien, pourtant.

Le « Grand Monde »

Ce grand complexe de jeux de hasard, ce grand casino si célèbre de Saigon, je n'y ai en fait jamais mis les pieds. Je n'avais pas d'argent et des bruits inquiétants circulaient à son sujet. Certains y auraient perdu la vie après y avoir dilapidé tout leur bien. Ils se suicidaient sur place. L'établissement, par bonté d'âme, leur faisait un cadeau d'adieu : il leur mettait dans les mains un pistolet chargé ou leur donnait du poison, le tout gratuitement, pour faciliter leur passage dans l'au-delà. Vrai ou faux ? Toujours est-il que, sensible à ces rumeurs, je restais, comme beaucoup d'autres Eurasiens, à l'extérieur du casino. Nous étions surtout attirés par le petit Luna Park que le propriétaire du Grand Monde avait installé près de l'entrée des salles de jeux. Les auto-tamponneuses (il n'y en avait pas à Hanoï) devinrent notre nouvelle passion. Tanchis et moi n'avions pas assez d'argent pour nous payer beaucoup de ces séances d'adrénaline. Toutefois, nos quelques piastres dépensées dans les auto-tamponneuses rejoignaient des dizaines de milliers d'autres perdues au jeu par les joueurs dans les caisses du redoutable Bắy Viễn, maître du Grand Monde. Ce personnage hors norme utilisait les recettes du centre de jeux pour se constituer un véritable trésor de guerre, pour entretenir une armée de deux mille cinq cents Bính Xuyễn et s'attirer l'amitié de l'empereur Bắo Đại, et enfin pour se faire une cagnotte. Sur le moment, je ne connaissais évidemment pas en détail son histoire. Je savais seulement que les Bính Xuyễn sont des pirates et que leur chef Bắy Viễn était très cruel. Début mai 1955, huit mois après mon arrivée à Saigon, Bắy Viễn et les Bính Xuyễn seront battus et le Grand Monde, un de leurs derniers bastions, pris d'assaut par les troupes de Đệm, sera définitivement fermé au public.

La bataille de Saïgon

L'Histoire, avec un grand H, oscille entre abîmes et hauteurs, bassesses et grandeurs, obscurités et lumières... Les témoins de ses convulsions ne perçoivent que quelques écumes du mouvement des vagues en profondeur. Ils ignorent souvent que le moment qu'ils sont en train de vivre est un « moment historique ». Ainsi, j'avais participé à la manifestation du 19 août 1945 devant le théâtre de Hanoï, mais j'ignorais son importance et ses implications. Ce jour-là sera proclamé *historique* par le gouvernement communiste et commémoré comme Journée de la Révolution d'Août. Enfant, j'étais trop jeune pour comprendre. En ce mois de mai 1955, adolescent, je ne comprenais pas davantage. J'assistais pourtant à un tournant politique où le Viêt Nam du Sud allait passer sous l'influence américaine et où les autorités françaises, malgré leurs « cartes » abattues en dernière heure, (l'empereur Bảo Đại et les sectes armées) ont dû quitter définitivement le Viêt Nam. Sur le moment, j'ignorais tout : les enjeux, les manœuvres politiques et celles, plus obscures des services secrets du Deuxième Bureau d'une part et de la CIA d'autre part. Je ne voyais que quelques élaboussures de ces eaux troubles dans le Centre de Passage, rue Lucien Mossard.

Le colonel Leroy recrute

Fin mars 1955. Je venais de terminer les examens du second trimestre. Beaucoup de va-et-vient dans le centre. Des gens de l'extérieur pour discuter très discrètement de la situation des Français en Cochinchine avec les réfugiés du Nord, nouveaux venus. J'entendis parler pour la première fois du colonel Leroy. Un Eurasien officier de haut rang dans l'armée française ! Un indépendant, un électron libre en quelque sorte qui avait ses propres troupes et son propre territoire : la région de Bền Tre dans le delta du Mékong. Il combattait les communistes. En ces temps incertains, il recrutait. Les Eurasiens venus du nord, nous dit-on, seront les bienvenus à Bền Tre, le colonel les prendra d'office comme gradés, comme chefs de ses unités de combats.

Un jour, un Eurasien, en partance pour les combats, me vanta son nouveau héros, capable selon lui de maintenir la présence française au Sud Viêt Nam. Il me chuchota à l'oreille que si cela m'intéressait, il pourrait m'amener son contact. Je déclinai l'offre prétextant que j'étais trop occupé avec la préparation du bac, que je devais absolument réussir pour pouvoir partir étudier en France, que je quitterais Saïgon probablement fin septembre et dirais alors adieu au Viêt Nam. Il n'insista pas.

Quelques autres Eurasiens, cédant au chant des sirènes recruteuses, quittaient discrètement le centre d'accueil. Parmi eux, un jeune homme né de père antillais et un couple, René et son épouse Marie. Je me souviens bien d'eux. Le jeune Eurasien noir a payé de sa vie d'avoir répondu à l'appel du colonel Leroy tandis que René et Marie, faits prisonniers par l'armée gouvernementale de Diêm, furent expulsés du Viêt Nam. En dehors des camps de réfugiés, d'autres Eurasiens, engagés dans l'armée française, avaient déserté pour rejoindre les troupes du colonel Leroy. Tous ces Eurasiens seront soit tués, soit faits prisonniers lors de la « bataille de Saïgon de 1955 ».

Un télégramme

Je ne me rappelle plus ni pour quelles raisons, ni exactement en quel jour de ce mois d'avril 1955, je m'étais trouvé parmi un groupe de Français d'Indochine à attendre la réponse à un télégramme envoyé le matin même à des députés, réunis à l'Assemblée nationale à Paris. Nous n'étions pas très nombreux, moins d'une centaine, rassemblés devant un grand bâtiment

situé sur le boulevard Norodom Sihanouk. Beaucoup d'inquiétude se lisait sur les visages. Une heure, deux heures d'attente pendant lesquelles j'appris que le télégramme envoyé était une demande de soutien, d'une autorisation de l'armée à intervenir, si besoin était, pour défendre les intérêts français. Plus de trois heures d'attente, mais aucune réponse n'est venue de Paris. Le groupe se dispersa, découragé. La participation à ce meeting fut mon unique contribution à la défense des intérêts français.

Alerte au lycée

Début mai, j'étais en classe au lycée lorsqu'un surveillant vint interrompre les cours pour transmettre l'ordre du proviseur d'évacuer le lycée. Professeurs et élèves furent priés de regagner leur domicile. « Des soldats vietnamiens, dit-il, se battent du côté de Cholon. Il vaut mieux que vous rejoigniez vos familles en attendant le retour au calme ». Nous sortîmes sans précipitation du lycée. Rien d'anormal dans les rues que je parcourus rapidement à vélo. Arrivé au centre d'accueil, j'eus des informations plus précises. Les troupes gouvernementales avaient attaqué les Bình Xuyên. La bataille faisait rage du côté du pont en Y. Mais rien à craindre, nous étions à quelques kilomètres de la zone de combat, limitée aux fiefs de Bắy Viễn à Cholon. Les troupes françaises, qui n'étaient pas directement impliquées, assuraient la protection des bâtiments stratégiques (ambassade) et des villas et habitations des Français. Les réfugiés du centre d'accueil ont entendu, pendant un très court instant, quelques tirs sporadiques. Rien de très alarmant en somme.

Après cette journée d'alerte, les cours reprirent au lycée et la vie continua dans les rues du centre-ville de Saigon, sécurisées. C'est ainsi que j'ai vécu la bataille de Saigon, à quelques kilomètres des combats qui ont duré plus d'une semaine, faisant quelques centaines de morts et des dizaines de milliers de sans-abri !

Je l'ai vécu sans réaliser que ce fut l'ultime tentative de quelques généraux français en vue de conserver, encore et encore, leur pouvoir non pas sur toute l'Indochine, mais sur nouveau Sud-Vietnam. Ils pouvaient compter, d'une part, sur les divergences entre les politiques vietnamiens, nouveaux-venus (parvenus), dont aucun n'était suffisamment charismatique, certains corrompus, et d'autre part, sur les sympathies des généraux et cadres de l'Armée du Sud, formés par l'Armée Française dans le cadre de la vietnamisation, initiée en 1951 par Le Général de Lattre. La France officiellement ne devait plus intervenir. Elle joua sa dernière carte : l'empereur Bắo Đại. Cependant, certains généraux sur place ne se contentaient pas d'une neutralité, imposée par les accords de Genève. Ils manipulèrent les sectes politico-religieuses Bình Xuyên, Cao Đại et Hoà Hằo, afin d'écarter Ngô Đinh Diệm, le nouvel homme fort soutenu par les Américains

Personne – ni au Nord, ni au Sud, ne croyait au respect des accords de Genève et plus particulièrement à l'organisation en 1956 d'une élection générale en vue de l'unification du pays. Les Français n'avaient pas cru nécessaire de faire ratifier les accords par les responsables politiques sud-vietnamiens, notamment par Ngô Đinh Diệm, nommé Premier Ministre par l'empereur Bắo Đại (qui pensait que l'ancien mandarin lui serait dévoué). Diệm réalisa très rapidement que Bắo Đại s'était compromis avec la secte maffieuse des Bình Xuyên en se liant d'amitié avec Bắy Viễn, son chef, alors qu'il voulait, lui, créer au Sud un état anticommuniste fort et unifié. Catholique fervent, il avait une sainte horreur des sectes dont il devait, malgré tout, tenir compte, car elles s'étaient dotées de troupes armées très bien entraînées. Tolérées depuis longtemps par les Français, les sectes politico-religieuses avaient intégré, en quelque sorte, le dispositif français de lutte antiguérilla, anticommuniste.

Un jeu trouble

Le jeu des Français fut des plus troubles et perturba les Américains, semant même le doute sur leur favori Ngô Đình Diệm. Ne trouvant cependant personne d'autre de mieux, ils décidèrent finalement de soutenir Diệm à fond. Pour calmer d'éventuelles velléités des généraux, ils leur rappelèrent vigoureusement que l'armée vietnamienne fonctionnait uniquement sur fonds américains et que cette aide financière ne venait pas des Français. Diệm eut désormais le soutien de l'armée. L'aide des Américains permit à Diệm d'asseoir son pouvoir. Il proclama qu'il ne pouvait exister qu'une seule et unique armée au Sud-Vietnam et exigea des sectes la dissolution de leurs milices. Elles refusèrent. Le 3 mai, l'armée gouvernementale attaqua Bắy Viễn et ses Bính Xuyễn dans leur fief, à Cholon. La bataille dura une semaine.

Victoire de Diệm

Les sectes, manipulés par les généraux français perdirent la bataille de Saigon. On pourrait dire qu'après la défaite de Địn Biên Phủ, la France a perdu une seconde bataille, bien plus politique celle-là. Les échanges commerciaux diminuèrent très fortement. Sa culture, sa langue tombèrent peu à peu dans l'oubli. Seuls quelques vétérans parlent encore français.

Le 23 octobre 1955, un référendum est organisé au Sud avec pour résultat près de 99% de voix favorables à Ngô Đình Diệm. Bắo Đại est démis de ses fonctions et Ngô Đình Diệm devient Président de la République du Viễt Nam. Il exigea de la France le retrait de toutes ses troupes du Sud-Vietnam (avant fin avril 1956), retrait « anticipé » qui corrélaitivement entraîna le « rapatriement » - dans l'urgence et la confusion - de la quasi-totalité des Français d'Indochine, des naturalisés français, et des Eurasiens.

Un Eurasien témoin direct de la bataille

Si je n'avais pas vu de près la bataille de Saigon, un Eurasien, au destin hors norme, participait aux combats : le colonel Leroy qui fut nommé en 1950 commandant de secteur et chef de la province de Bắn Tre. Il disposait alors de près de 80 brigades et de 3 240 combattants bien encadrés, assurant la sécurité des villages. Les unités de base, désignées par le sigle U.M.D.C (Unités Mobiles de Défense des Chrétientés), avaient été créées principalement pour éradiquer les Viễt-Minh de l'île de Bắn Tre. Sur l'insigne que portaient les combattants figuraient en superposition une croix et une épée, et une inscription latine « Pro Deo et Patria ».

Au moment de la bataille le colonel Leroy n'avait cependant comme troupes que le bastion des UMDC de Vỗ Đạt, où il avait probablement fait venir des réfugiés eurasiens en renfort. Ses ultimes forces furent décimées par l'armée gouvernementale. Dans la débâcle, le colonel a réussi à s'enfuir de Saigon et passer au Cambodge.

Les souvenirs du colonel Leroy, recueillis par Pierre Desmaret, furent publiés en 1977 dans un livre préfacé par Graham Greene : « Fils de la Rizière ». La bataille de Saigon y est décrite dans le détail. Le colonel faisait partie de l'état-major du Front Uni (Bắy Viễn et ses Bính Xuyễn, Nắm Lửả, Bắ Cựt chefs des Hoả Hỏỏ, et les Caodaistes...) contre Diệm. Les ordres de l'empereur Bắo Đại étaient communiqués au Front Uni par le général Hinh, lequel avait quitté Cannes pour revenir au Sud Viễt Nam. Le Front contre Diệm était soutenu logistiquement par le Deuxième Bureau.

Dans ses souvenirs, aucun mot sur le recrutement des Eurasiens, ni dans les centres d'accueil, ni parmi les troupes régulières françaises. Et pourtant, ils étaient ses « frères ».

Un autre témoin : Jacques Chancel

Jacques Chancel, journaliste, animateur de radio à Saigon, puis de nombreuses émissions de télévision en France qui l'ont rendu célèbre, a publié en 2013 un récit (*La nuit attendra*) sur sa période indochinoise qui englobe 1955, mon année à Saigon. Débarquant à Saigon comme correspondant de guerre, il a pu, avec le soutien amical (quasi-paternel) de William Bazé, fréquenter la haute sphère politique, rencontrer l'empereur Bảo Đại, Bắy Viễn, le colonel Leroy, Ba Cựt etc. Au Continental, il côtoyait Bodard, Schoendoerffer... Étant au plus près des « sources », Jacques Chancel a rapporté des faits inédits.

En 1955, Jacques Chancel avait 24 ans, et moi 19. Cette année-là, il avait vécu la bataille de Saigon et moi, pas vraiment. Il fréquentait un monde aux antipodes du mien, était au courant de tout, et moi, de rien. Nous avons cependant un point commun. Nous connaissions tous les deux un homme remarquable. William Bazé était le fondateur de la FOEFI (Fédération des Œuvres de l'Enfance Française en Indochine) qui m'avait bien aidé tout au long de mes études supérieures en France. Je rencontrais William Bazé au moins une fois par an dans son bureau, 7 rue de Washington à Paris. Je dois beaucoup à William Bazé, pour d'autres raisons que Jacques Chancel, bien évidemment. Dans son livre « *La Nuit Attendra* » Jacques Chancel, reconnaissant, rendait un grand hommage à William Bazé.

L'adieu aux armes

La famille du jeune Eurasien noir, mort pendant la bataille de Saigon, le pleura très discrètement. Dans le centre d'accueil, on murmure que des négociations sont en cours pour faire libérer René S. et sa femme Marie. Après tout, ils sont citoyens français et doivent pouvoir bénéficier de l'aide de l'ambassade. La mère de René et sa sœur Lucile espèrent les revoir bientôt au centre. Elles ne les reverront que bien plus tard, en France. René et Marie, comme tous les Eurasiens prisonniers, libérés après de discrètes négociations, seront expulsés du Sud Việt Nam et rapatriés sans délai en France.

La vie au centre d'accueil fut très peu perturbée par la bataille de Saigon. Quelques tirs se faisaient entendre du côté du Palais Présidentiel tout proche, mais personne ne s'alarmait outre mesure. Le palais, point stratégique, était sous protection de l'armée française comme la poste, la rue Catinat avec ses deux hôtels, le Continental et le Majestic, l'Hôtel de Ville, l'Opéra et la Cathédrale. Le centre d'accueil Lucien Mossard, situé à proximité immédiate de ces édifices, était supposé être dans la zone protégée. J'ai appris bien plus tard que les autorités françaises avaient « recommandé » à Bắy Viễn de ne pas étendre la zone de combat à la ville de Saigon et de confiner les mouvements des troupes Bính Xuyễn à l'intérieur de Cholon.

Inscription en classe préparatoire

A Saigon, tout semblait calme et nous avons repris les cours au lycée Chasseloup-Laubat, comme si de rien n'était, avec un seul jour d'arrêt. Le bac' ne tardera pas à venir. Il me faut préparer d'avance – en anticipant sur les résultats – les demandes d'inscription en classe de Maths Sup. dans les lycées parisiens. De bouche à oreille, par ouï-dire, j'arrivais à obtenir la liste des lycées les plus réputés de la capitale et, sans complexe, j'écrivais aux administrations de Louis-le-Grand, Saint Louis, Henri IV, Chaptal, pour leur demander de m'envoyer les formulaires de demande d'inscription comme élève interne.

Au mois de juillet, je suis reçu au Bac 2^{ème} partie avec la mention assez bien. Mes huit dossiers partirent aussitôt pour Paris. Bien que je n'aie aucune chance d'être admis aux lycées de renom, j'avais quand même envoyé mes demandes. On ne sait jamais.

En ce début d'été, il y avait beaucoup d'animation dans le centre d'accueil. Les enfants de troupe revenus de Dalat vinrent gonfler l'effectif des jeunes. Je retrouvai ainsi mes amis d'enfance de Hanoï. Édouard et Tanchis. Nous partîrions bientôt en France, quitterons Saigon, séparément, par bateau ou par avion, mais ni au même moment, ni vers les mêmes lieux. Pour garder contact, je leur donnai l'adresse de ma correspondante à Paris.

Les premières réponses à ma demande d'inscription en Math Sup me revinrent courant août. Refus de Saint-Louis, Louis-le-Grand, Henri IV... comme de bien entendu. Une seule réponse positive, celle du lycée Hoche de Versailles. Une très grande joie pour moi, et pour toute la famille ! Je transmis le certificat d'admission au Service Social et à la FOEFI, qui s'activèrent de concert à faire les démarches nécessaires pour l'obtention d'un billet d'avion gratuit pour Paris. Ils ne pouvaient le faire avant d'être sûrs de mon admission en classe préparatoire. Nous étions fin août, et les délais de demande de « rapatriement » dépassaient souvent le mois, même pour un voyage en bateau. Pour être en France à la rentrée d'octobre, il me faudrait avoir une dérogation et partir en avion.

En attendant, je bénéficiais de l'aide au départ, un bon chez le tailleur qui me confectionna un costume sur mesure. Un costume en laine évidemment pour affronter le froid. Un peu d'argent aussi pour m'aider à acheter des vêtements chauds, des chaussures plus confortables et enfin quinze mille francs (anciens) comme pécule, en argent liquide remis au moment même du départ.

Pour moi, les « dés sont jetés » en ce début d'automne 1955. Avant la défaite de Điện Biên Phủ, je savais que je devrais quitter un jour Hanoï pour la France pour la simple raison qu'il n'y avait pas d'écoles d'ingénieurs dans toute l'Indochine. Điện Biên Phủ créa une rupture, un point de non-retour. Il était fort peu probable, une fois formé au métier, que je revienne travailler dans un pays, nationaliste ou communiste, libéré de toute influence française. D'autant plus que même si je le voulais, on ne m'aurait sans doute pas autorisé.

En effet, la « question métisse » se posait aussi du côté vietnamien et la Convention franco-vietnamienne sur la nationalité, signée en 1955, pendant mon séjour à Saigon, laissait à penser que les Vietnamiens ne feraient aucun effort pour retenir les métis, sujets à problème.

Adieu Saigon

Mon billet d'avion arriva enfin. La date de départ, initialement fixée à mi-septembre, avait été repoussée de plus d'une semaine. Je passai dire adieu à la famille de Tante Cỏ. Elle avait posté, quelques jours auparavant, un télégramme à son fils aîné, mon cousin Đại, envoyé par le gouvernement vietnamien à Paris pour une formation d'un an à l'École Nationale de l'Aviation Civile (ENAC). Đại viendra m'accueillir à l'aéroport d'Orly qui est à moins d'un kilomètre de son école. J'ai regretté de ne pas pouvoir dire adieu à Grand-mère qui habitait à Danang dans la famille de Troisième oncle (chú Ba).

Ma mère et ma soeur Jacqueline m'accompagnèrent à Tân Sơn Nhứt. Nous nous disions que notre séparation ne durerait pas éternellement. Il était prévu que Jacqueline viendrait

faire ses études en France l'année suivante. Ma mère, elle, était sûre de pouvoir nous y rejoindre. « Par n'importe quel moyen », me dit-elle. Nos adieux ne furent donc pas larmoyants.

Voyage

Je passai le contrôle de la police vietnamienne muni de ma carte d'identité tchèque et d'un « Laisser-Passer provisoire valable pour la sortie du Viet Nam » délivré par « Le Directeur des Services de Police et de Sûreté Nationale du Sud Viet Nam » et embarquai dans un énorme avion quadrimoteur à hélices, modèle « Constellation ». Rien à voir avec le Dakota de mon précédent trajet Hanoï-Saigon.

L'avion fit quelques escales. La plus longue fut celle de Karachi. Trois heures de vérifications techniques Atterrissage en soirée. En bout de piste, une simple tour de contrôle, pas de hall d'arrivée, pas de restaurant à l'aéroport. Des bus nous attendaient pour nous emmener dîner en ville. Un repas légèrement épicé. Beaucoup de temps à nous dégourdir les jambes. Puis retour à l'aéroport en bus dans Karachi *by night*. Envol, je contemple d'en haut les lumières de la ville.

Après trente heures de voyage, l'avion survola les Alpes. Il faisait jour et j'étais émerveillé par le spectacle de ces montagnes enneigées. Le Constellation volait à une altitude d'environ six mille mètres, un peu plus de mille au-dessus des pics et glaciers, si proches qu'ils offrent un spectacle grandiose, inoubliable. La France est vraiment belle !

Passage aux « frontières »

Arrivée à Orly après trente-deux heures de voyage. Au contrôle de police, l'agent se gratta la tête en examinant mon « Laisser-passer provisoire valable pour la sortie du Viet Nam ». Il me fit observer que ce n'est pas une autorisation d'entrée en France et que ma nationalité tchèque était indiquée en toutes lettres sur ce papier qui ne ressemblait en rien à un passeport. Il prit un crayon à bille et souligna en rouge le mot tchèque avant de me remettre mon laissez-passer. Je lui montrai alors la « Décision » de l'Ambassade de France au Viêt Nam, m'accordant « un voyage de Saigon à Paris » sur le compte du Budget de l'État–Ministère des États Associés. Cette attestation, en date du 23 septembre 1955, prouvait que mon rapatriement était assuré par le gouvernement français lui-même. Après lecture, le policier fut pratiquement convaincu de ma « qualité de Français ». Une femme, que je n'avais pas vu venir de l'autre côté du poste de contrôle, s'approcha du policier, se présentant comme l'assistante sociale chargée de me prendre en charge. Elle confirma mes dires et le policier me laissa passer. Je suivis l'assistante sociale jusqu'aux bagages pour récupérer ma valise. Elle héla un taxi pour nous transporter jusqu'à un hôtel où elle me quitta, le devoir accompli. Ce jour-là, mon cousin Đai m'attendait lui aussi à Orly. Ne m'ayant pas vu sortir en même temps que les autres passagers (j'avais été bloqué un bon moment par le policier), il pensa que j'avais raté mon avion.

Fatigué après ce long voyage, je dormis comme un loir le premier soir et toute la matinée du lendemain. L'hôtel où l'assistante sociale m'avait emmené était situé près de la Gare des Invalides, l'une des trois gares assurant la liaison Paris-Versailles par train. Le surlendemain, l'avant-veille de la rentrée scolaire, je me résolus à aller seul à Versailles, n'ayant plus aucune nouvelle de l'assistante sociale. Quand le patron me présenta la note de mon séjour, j'eus un coup au cœur. Assisté depuis longtemps par un Service Social qui au Vietnam prenait tout en charge, je vis mon capital de quinze mille francs fondre à la vitesse grande V : les nuits d'hôtel,

les repas à régler, le billet de train pour Versailles à régler de mes propres deniers ! Il me faudra faire très attention dorénavant.

Trois jours après mon arrivée en France, le 29 septembre 1955, j'arrivai au lycée Hoche, après avoir porté ma valise tout au long des cinq cents mètres qui conduisent de la gare au lycée. Dans le hall d'entrée, une dizaine d'élèves d'outre-mer, africains et asiatiques, attendaient. Je me présentai à l'accueil. On me dit alors que le personnel s'est mis en grève, ce matin même, pour une semaine au moins : je suis bien en France !

Quelques tranches de vie en France

L'hiver de 1955 fut rude, à peine moins glacial que celui de l'année précédente qui soulevait la grande compassion de l'abbé Pierre dont l'appel si pathétique résonne encore. Le Grand Canal du Château de Versailles était gelé, et je passais, avec quelques autres élèves d'Outre-mer, mon premier Noël dans un dortoir, non chauffé les jours de congés. Pendant ce temps là, quelques-uns de mes amis eurasiens arrivaient, par -25°C, pour être logés dans les coronas de Noyant.

Mon baptême du froid extrême passé, restaient encore à surmonter la solitude, l'éloignement de ma mère et de ma sœur, le mal du pays. Les moments de spleens, je quittais Versailles pour aller retrouver à Paris quelques rares amis eurasiens ou vietnamiens. Avec le temps m'intégrais à la vie en France. Assez vite somme toute, car à cette époque la vie d'étudiant était bien agréable et je n'avais pas beaucoup de souci d'argent, sauf en été : la bourse scolaire ne couvrait que neuf mois sur douze.

La FOEFI m'aidait chaque été à trouver un petit job ou un point de chute. L'été 1956, elle me trouva un poste de moniteur de colonies de vacances pour le mois d'Août, un poste renouvelable tous les ans. Juillet 1956, dans l'attente de ce poste, j'étais sans-abri. La FOEFI demanda au Secours Catholique de m'héberger et je me souviens encore, avec grande émotion, de ces quinze jours où je logeais parmi une trentaine de SDF dont certains, clochards, étaient à la fois pitoyables et attachants. Jeune étudiant, j'y étais le chouchou, dorloté par les bénévoles.

Les années suivantes, j'avais mes propres résidences de vacances : les Centres d'Accueil de Réfugiés d'Indochine (CARI), rebaptisés Centre d'Accueil de Français d'Indochine (CAFI) de Bias, de Sainte-Livrade et de Noyant. J'y passais chaque année, deux ou trois semaines, aux vacances de Pâques, de Noël, dans l'un ou l'autre de ces camps. À Bias, je logeais chez ma « tante à la mode de Bretagne, ma « tatie » Ninh, si douce et si généreuse et ses trois enfants, mes cousins, complices fusionnels, si drôles. J'allais rendre visite à ma « famille hongroise de Hanoï », dont le patriarche Bela, ancien légionnaire avait connu mon père. J'ai également passé bien des journées à Noyant chez mes amis eurasiens. De ces camps de misères où l'on confinait les « rapatriés incasables », de ces camps provisoires qui durent plus de cinquante ans, les réfugiés ont gardé des souvenirs très douloureux. Je n'y avais passé que quelques semaines de vacances. Je n'y avais pas vécu comme j'avais vécu à Saïgon dans des camps bien plus misérables encore.

Fils de légionnaire, je suis entré en France avec une identité tchécoslovaque, non certifiée par l'ambassade du pays de mon père. Pour remplir les dossiers, notamment ceux des concours, je me déclarais « apatride » (de fait, c'est un statut officiel qui exige une attestation, mais l'éducation nationale ne me l'avait demandé). Apatride, je n'avais pas accès aux concours uniquement réservés aux Français, comme l'Ecole Polytechnique de Paris, par exemple.

Vivant désormais en France, sans espoir de retour au Vietnam, je souhaitais obtenir la nationalité française. Ma mère, consultée était plutôt partagée : elle craignait que cela m'obligerait à faire mon service militaire au moment où la guerre d'Algérie commençait. Je la rassurais, lui disant que, j'aurais sûrement un sursis jusqu'à 27 ans pour achever les études.

La FOEFI m'a aidé à faire les démarches nécessaires, payé tous les frais demandés par l'administration. Le tribunal de Versailles m'a octroyé, en mai 1957, deux mois avant ma majorité, la nationalité française « par déclaration ». Pour être déclaré français, je devais, au préalable, passer un test à la Gendarmerie. Un agent me demanda alors de parler et d'expliquer quelques mots usuels bien simples. Après une longue conversation où nous discutâmes de tout et de rien, de l'Indochine surtout, il me déclara que je n'avais aucun problème avec le Français. Hélas si ! j'avais encore beaucoup de lacunes pour bien écrire la langue de Molière. Déclaré Français, je pouvais à en effet me présenter au concours d'admission à Polytechnique. Je l'ai fait en 1959 mais ne fus pas reçu. À l'écrit, j'avais raté ... l'épreuve de français. Cette épreuve compte pour beaucoup dans le comptage des points, et la note que j'avais obtenue était proche de l'éliminatoire.

Les grandes écoles de « première grandeur » hors de ma portée, je me contentais de celles de « seconde grandeur ». J'étais en effet reçu à plusieurs Écoles Nationales Supérieures d'Ingénieurs (ENSI). Mon choix se portait sur l'Institut Polytechnique de Grenoble (IPG), où après avoir fini mes études d'ingénieur, je commençais, en attendant la fin de la guerre d'Algérie, une thèse de docteur-ingénieur en Physique Nucléaire. Je la présentai fin 1963. Plus d'un an après la fin de la guerre d'Algérie, je partis au Service militaire pour dix-huit mois. On était fin 1964. Marié, père de deux garçons, je commençais à vingt-huit ans mon travail de recherche dans un centre d'études nucléaires en Provence.

Pendant toute la période de mon arrivée en France jusqu'à mon entrée sur le marché du travail, je recevais dans les moments difficiles le soutien moral et de l'aide de la FOEFI. J'avais déjà bénéficié d'ascenseurs sociaux, très tôt, à Hanoï d'abord, à Saïgon ensuite, et enfin en France. Et toujours, la FOEFI était présente, au bon moment, donnant des coups de pouce, des impulsions qui accélèrent ou font redémarrer la montée de ces ascenseurs. D'autres pupilles assistés à domicile ou hébergés dans les Foyers avaient également bénéficié des « ascenseurs sociaux », plus accessibles à l'époque. Ils ont fait carrière dans des postes à responsabilité, en médecine, à l'éducation nationale ou en entreprises.

Conclusion

La défaite de Điện Biên Phủ avait fait basculer la vie de nombreux « foefiens ». Le « rapatriement massif » conséquence de cette défaite qui marquait la fin de la colonisation, avait arraché leurs racines vietnamiennes et brouillé leur identité culturelle et biologique.

Plus âgé que les jeunes pupilles des Foyers, plus « aguerri » aussi, je m'étais adapté au dépaysement, aux conditions déplorables des camps de réfugiés de Saïgon. Je quittais le Vietnam, sans espoir de retour, comme la plupart des « rapatriés ».

La défaite de Điện Biên Phủ dont on commémore cette année le 70^{ème} anniversaire, restera gravée dans ma mémoire comme le plus grand tournant, le plus grand chambardement de ma vie.

À Venelles, ce 27 février 2024